

Patrick Guyomard : La jouissance du tragique. Lacan et le désir de l'analyste.

Paris, Aubier, 1992.

Note de lecture

Pierre Eyguesier

“Ceux qui s'étaient ainsi réunis étaient des intellectuels anti-intellectuels. Ils se confirmaient leur connivence à un plus haut niveau en excluant quelqu'un qui ne professait pas la confession dont eux-mêmes se portaient témoignage mutuellement. Ce qu'ils défendaient d'un point de vue intellectuel, ils le portaient au compte de leur ethos, comme si le degré d'intériorité d'un homme s'élevait du fait qu'il se raccroche à une doctrine de haut niveau; comme si on ne trouvait rien dans les évangiles contre les pharisiens.”

Theodor W. Adorno. *Jargon de l'authenticité*. Paris, Payot, 1989, p. 41.

Partitions sur un même thème. L'enjeu est de se “défasciner” de Lacan, en mettant en question la théorie lacanienne du Désir (avec un grand D), et plus précisément celle du Désir de l'analyste en tant que “fonction” pouvant rendre compte de ce qui “permet à un analyste de le rester”. Le désir de l'analyste est au cœur de l'invention lacanienne, il en résume le style. A travers un passage au crible de cette fonction, telle que Lacan la promeut, l'explique, la place au centre de sa conception de l'éthique de la psychanalyse, il y a en effet moyen de mettre à jour un excès lacanien : soit le passage de la conception freudienne des désirs, multiples au sens de Freud, au Désir comme condition absolue, au désir enté sur le refoulement originaire, au désir “pur” résultant de la “coupure signifiante”. Ce passage, lourd de conséquences pour la “transmission de l'analyse”, engage une théorie de la fin de la cure, différente de celle de Freud, “lourde à porter”; il est source d’“idéalisation”, d’“identification”, et résume à lui seul le style de l'entreprise lacanienne, marqué par un goût certain pour la “jouissance du tragique”, par un choix “élitiste et aristocratique” pour le “pur désir de mort”, dont le suicide serait l'accomplissement.

Ce petit livre dense, dont on sent que chaque phrase a été ciselée, peut apparaître, on le voit, comme une charge précise et redoutable contre le pessimisme radical de Lacan, lequel culmine dans la théorie de la fin de cure comme “déréliction”, comme ce moment où un sujet ayant renoncé au

Bien, à l'apaisement, affronte l'absence totale de "charité humaine", la trahison, le "fantôme de l'objet et de la cause", théorie dont Patrick Guyomard relève qu'elle est conforme au destin de Lacan (ce qui lui permet de dénoncer la tromperie consistant à entendre ce destin tragique comme demande d'amour, alors que sa dimension tragique appartient à Lacan seul et à la "faille dans l'Autre").

La démonstration ne s'effectue pas sur le plan de la pure théorie, mais par le biais d'une lecture de la lecture lacanienne d'Antigone. Après avoir fasciné de nombreuses têtes pensantes (cf. *Les Antigones*, de Steiner, que Guyomard ne cite pas), Antigone fascine Lacan, qui en fait le prototype du désir pur, du "pur désir de mort". En défendant les lois de l'humanité — enterrer son frère mort — contre les lois de l'État (Créon interdit Polynice de sépulture), Antigone donne l'exemple d'un héroïsme pur : plutôt que de se plier à l'arbitraire des lois, elle préfère "mourir vivante dans son tombeau". Attachée à l'unicité de son frère (ce qui est est — mon frère est mon frère), elle présentifie pour Lacan la "coupure signifiante" porteuse de mort, le signifiant ou le symbole étant dans la théorie lacanienne ce qui présentifie la mort.

A cette Antigone lacanienne, Guyomard oppose une Antigone victime de son pur désir de mort. Il fait valoir toute une dimension inaperçue de Lacan — aveuglé par son désir de faire servir Antigone à sa théorie de la "destitution subjective" — qui est proprement la dimension incestueuse du désir d'Antigone. Toute sa relecture de l'Antigone de Sophocle telle que Lacan l'a interprétée, s'organise autour de l'idée qu'Antigone, en ne cédant pas sur son désir de sœur ou de fille, sacrifie son destin de femme. En choisissant la déliaison du pur désir de mort, plutôt que la liaison du désir, qui l'aurait conduite à "analyser" sa filiation et à éviter la "transmission de la malédiction" en épousant Hémon et en devenant elle-même mère (donc en s'identifiant à sa propre mère à qui Lacan impute, à tort selon l'auteur, l'origine exclusive du désastre), Antigone manifeste l'impossibilité où elle se trouve de rompre les liens incestueux la retenant à son père et à son frère.

Voilà l'os de la démonstration. Antigone préfère "mourir vierge". Elle ne cédera pas sur son désir, à la différence de Créon qui, sous les coups de boutoir de Tirésias, finira par céder sur son désir de Tyran, sortira de la "situation en miroir" avec Antigone, et redeviendra humain — quoique trop tard — en ordonnant qu'on accorde la sépulture exigée. Sortir de l'inceste, accepter la liaison du désir aux autres, accepter pour Créon "d'être femme" sans devenir paranoïaque, telles sont les conditions pour sortir d'un enfermement dans une négation de la castration qui se nie elle-même (de même en ce qui concerne Œdipe, dont Lacan célèbre le caractère intraitable et irréconcilié, mais dont Guyomard souligne qu'en l'innocentant, en l'excluant de la faute, bref en le maintenant dans le

tragique, la voie est ouverte à une transmission de la malédiction : Œdipe, malgré les objurgations du Chœur, maudit son fils Polynice).

L'analyse de la négation de la négation (de la castration, de la mort etc.) en cause dans l'héroïsme du désir pur est à mes yeux le point d'apogée théorique du livre. Il s'agit pour Guyomard de prendre à revers la certitude où se trouve un sujet d'être dans la "déréliction", d'avoir rencontré son "être pour la mort", d'être soumis à la castration, en la soumettant à un doute radical. Qui prouve que la négation de la castration ne puisse être, dans le cas d'Antigone, entendue en sens inverse ? Par son héroïsme, Antigone nierait en fait la castration, qui aurait équivalu, pour elle, à accepter d'être femme, à choisir l'alliance plutôt que la filiation, à s'identifier à Jocaste plutôt que de se jeter dans une identification, renforcée par le refus de la première, à son frère et son père. De même, la "négation" de la mort peut se retourner en son contraire : la négation de la mort est elle-même niée. De même le désir de mort en mort du désir, et les tenants de cet héroïsme pur n'ont plus que de la haine pour ceux qui ont refusé d'être les "martyrs" de la "condition absolue" et de l'absolue déréliction face à la mort (une citation de Nietzsche vient ici très à propos).

Les conséquences de ce renversement sont capitales pour la psychanalyse, elle-même prise dans une "origine incestueuse". Guyomard avait rappelé, dans son introduction, le destin de la psychanalyse, prise entre fidélité et trahison, avançant au rythme des crises et des innovations (il cite la formule fameuse d'O. Mannoni, qu'il fait sienne : "la psychanalyse : un commencement qui n'en finit jamais"), bref prise entre liaison et déliaison. Lacan lui-même est pris dans cet écart : en note, Guyomard signale que Lacan promet un retour à Freud — fidélité — et annonce à la fin de sa vie "l'inconscient n'est pas de Freud, mais de Lacan" — trahison. Comment échapper à ce destin de la psychanalyse, qui veut que l'invention se paie de trahison, et que les analystes les plus fidèles au maître soient dans la position des filles de Lear, soit dans "la confession du désir de leur père" et sujettes à le trahir plus sûrement que celle qui, choisissant une alliance contraire à la volonté paternelle, est en fait la plus fidèle. En somme, comment éviter le "sacrifice" ? Comment accepter la trahison comme condition de l'invention ? Comment sortir de cette négation de la négation, qui transforme la désidentification produite par l'analyse en son contraire : entification, absolutisation, ou "idéalisation" du Désir de l'analyste ? En acceptant, dit Guyomard, l'humanisation du désir, qu'il prend soin de distinguer des promesses de l'humanisme. La limite apportée par la castration à la "toute puissance du désir", la réduction du sujet à la "coupure signifiante" par la disparition de "l'objet de son fantasme", n'équivalent pas nécessairement à la "castration du désir" et ne

débouchent pas exclusivement sur un “pur désir de mort”, dernier refuge du “narcissisme de mort” et de l’orgueil d’être “seul et trahi”.

Une perspective vivante est donc introduite. On peut seulement regretter que ce livre colle en grande partie à ce qu’il dénonce. En effet, la terminologie lacanienne reste le cadre théorique de référence, même si à plusieurs reprises les écarts entre la théorie freudienne et la théorie lacanienne sont marqués — à propos, par exemple, du passage de l’inconscient de l’analyste comme garant de la cure (Freud) au Désir de l’analyste (Lacan), ou de la théorie freudienne de la castration comme condition du désir à celle de la “destitution subjective”. On lira un exposé classique de la dialectique besoin/demande/désir chez Lacan, de même qu’une longue présentation de la théorie lacanienne du fantasme.

Or la condition d’une “défascination” n’est-elle pas de pouvoir se passer de maîtres-mots ? On ne peut pas dire, comme le montrera la citation ci-dessous, que telle n’était pas l’idée de Lacan, dont la mise est sauvée in fine par Guyomard : en 1966, souligne-t-il à la fin de son parcours, Lacan proclame que le désir de l’analyste n’est pas “un pur désir”. Ce qui nous met pour finir dans un cercle vicieux. Lacan ontologise (voir l'exemple de son interprétation forcée du ne phusaï du Choeur : non pas "mieux vaudrait ne pas être né" comme le dit Lacan, mais "mieux vaudrait ne pas être né tel" corrige Guyomard), mais proclame que la psychanalyse ne saurait être une ontologie ; Lacan tisse un Évangile, mais le truffe de chausse-trapes pour d'éventuels pharisiens. Celle-ci par exemple, sur laquelle je suis tombé nez à nez, alors que je recueillais les éléments de cette note : “Ne vous eusse-je rien enseigné d’autre que cette méthode de commentaire des signifiants, que cela n’aurait pas été en vain, du moins je l’espère. J’espère même qu’il ne vous en restera rien d’autre. Si tant est que ce que j’enseigne ait la valeur d’un enseignement, je n’y laisserai après moi aucune de ces prises qui vous permettent d’ajouter le suffixe isme. Autrement dit, des termes que j’aurai successivement poussés devant vous, et dont votre embarras me montre heureusement qu’aucun d’eux n’a pu encore suffire à vous paraître l’essentiel, qu’il s’agisse du symbolique, du signifiant ou du désir, de ces termes, en fin de compte, aucun ne pourra jamais, de mon fait, servir à quiconque de gri-gri intellectuel.” (L’Éthique de la psychanalyse. “L’éclat d’Antigone”, Paris, Seuil, 1986, p. 294.)